à Meret,
à Eve et Alice,
B. H.

Pour Philippe
F. D.

Les Éditions La Joie de lire bénéficient d'un soutien structurel
de l'Office fédéral de la culture pour les années 2016-2020.

Les Éditions La Joie de lire bénéficient du soutien
de la République et canton de Genève.

Ce livre est publié avec le soutien
de la Confrérie des Vignerons de Vevey.

Tous droits réservés pour tous pays
© Éditions La Joie de lire SA
5 chemin Neuf, CH–1207 Genève
ISBN : 978-2-88908-476-0
Dépôt légal : avril 2019
Mise en page : Christelle Duhil et Pascale Rosier
Imprimé en Lettonie

www.lajoiedelire.ch

JOUR DE FÊTE

BLAISE HOFMANN • FANNY DREYER

LA JOIE DE LIRE

ABRUTI DE FRANGIN

— Sales bêtes ! s'emporte papa, en frappant des mains pour les faire fuir.

C'est pourtant si beau.
Un nuage noir qui respire comme un poumon.
Qui se gonfle comme une voile, qui bat comme un cœur.
Qui dessine dans le ciel un poisson, un oiseau, un chapeau, une robe, la chorégraphie céleste de quelques faux dieux.

Comment font-ils pour voler sans se toucher ? Papa n'a pas la réponse.

Il n'y a bientôt plus un seul bout de ciel sans oiseaux.
Je prends peur.
Mais je trouve ça beau.
Mais j'ai peur.
Papa arme son petit pistolet et tire un pétard dans le ciel.

Je me réveille, ouvre un œil, le referme et me rendors.

Tous les étourneaux s'éloignent, sauf un qui se pose près de moi.
L'oiseau est en vérité une femme qui porte un costume, de fausses ailes sous les bras, un capuchon noir avec des reflets verts, violets et bleus.
Elle ne parle pas, elle danse et m'invite à entrer dans sa transe.

Je m'envole.

Comme une fleur quitterait la terre.
Légère, un peu surprise d'abord, puis contente d'être là-haut, avec eux, au-dessus des lignes de vignes, des murs et des murets, des toits de tuile et même du coq du clocher.

Je suis une rivière, je remonte le temps.

J'atteins la blanche innocence de l'hiver, source des années à venir, je marche sur le Glacier qui est fait d'eau tombée du ciel il y a des siècles.

Je virevolte entre les deux Tours, le Rocher et la Dent, survole de larges pâturages printaniers, des herbes folles, un troupeau de chèvres et une bergère qui s'en va librement, mains dans les poches, avec une démarche de déesse.

Je perds encore de l'altitude, c'est maintenant l'été, les blés sont mûrs et quatre bœufs tirent un char chargé de paille, au sommet duquel sommeille une paysanne, son visage a la grâce d'une déesse.

Quand j'arrive chez moi, c'est à nouveau l'automne mais les vignes sont orphelines, l'histoire se poursuit sous terre.
Je marche sur la pointe des pieds.

Je pousse doucement la lourde porte du caveau et…

… un tel brouhaha, épaule contre épaule, des bougies sur les tables, des effluves de vin, c'est la fête des vendangeuses et des vendangeurs, on joue une vieille valse à l'accordéon, papa marque le tempo de ses deux mains sur une caissette jaune, tout le monde chante, même mon frangin qui d'ordinaire déteste l'accordéon, même grand-papa qui voudrait tant que grand-maman soit encore là. Assis à califourchon sur un tonneau, mon petit cousin agite les bras. Il est applaudi par une foule d'inconnus – que font-ils ici ? – une foule telle qu'on n'en verrait qu'une seule fois par génération, toute une ville assise en rangs dans le coteau, des vignes en pente comme des gradins – ou serait-ce le contraire ? – un rideau de brume qui se retire lentement, le lac qui s'allume, des gens sur l'autre rive et le public qui part en vrilles, part en vrilles comme la vigne en été, se métamorphose comme les grains de l'automne, se dresse comme des échalas au milieu de l'hiver, et pleure comme les sarments au printemps…

07h14
Mardi 16 juillet 2019

Quel drôle de rêve.

Des horaires d'adultes, qu'ils disaient.
Et ben, ça donne pas envie d'être adulte !

Je fais le calcul, compte sur mes doigts, mais il y a tellement de fatigue dans ma tête que ça prend du temps… deux, trois, quatre, cinq, six… j'ai dormi moins de six heures. Mes oreilles sifflent encore.

La répétition d'hier soir était si catastrophique qu'il a fallu la prolonger jusqu'à minuit. Nous, on était bien contents d'être autorisés à veiller tard. Mais les adultes, on dirait qu'ils ne supportent ni la fatigue, ni le stress.
Lorsque l'un des trois compositeurs a demandé une dernière modification de la partition, un tromboniste l'a menacé avec son instrument.
Lorsque quatre Cent-Suisses ont oublié d'entrer en scène (ils jouaient au jass en coulisses), le chorégraphe est devenu si rouge qu'on a eu peur qu'il explose.
Et lorsqu'une vache a refusé d'entrer dans l'arène à cause de la lumière au sol, j'ai bien cru que la Fête n'allait pas avoir lieu.
Au final, le directeur artistique nous a réunis. Nous étions presque six mille autour de lui : musiciens, chanteurs, gymnastes, danseurs, vignerons, armaillis, figurants, techniciens, placeurs, bénévoles, commissaires, consœurs, confrères. Il a dit, avec son accent tessinois, que c'était normal (pas de « r » entre le « o » et le « m », mais un « l »). Qu'il y avait toujours « un petit relaxation » après des semaines et des mois de répétitions. Mais que demain – et donc ce soir – il faudra être au top, car cette fois, et pour la première fois, les gradins seront pleins.
Le temps de sortir de l'arène – ne poussez pas derrière ! – de retrouver mes affaires au foyer du théâtre – non, ça, c'est mon sac ! – d'attendre la voiture de la mère de Charlotte – toujours en retard – de me préparer pour la nuit, il était une heure et demi du matin.

Ce soir a donc lieu la première générale. Devant vingt mille spectateurs. L'équivalent de la population de Vevey. Trois cents fois plus de gens qu'au spectacle de fin d'année à l'école. Et il y aura papa, avec mon frangin.
J'ai peur d'être trop fatiguée, et la peur m'empêche de me rendormir. Chaque fois que je ferme les yeux, je revois les lumières, les costumes, les danses.

On s'incline
devant la vigne,
la terre,
l'odeur de la terre,
le goût de la terre.

Hier soir, malgré les interruptions, malgré les couacs techniques, malgré les coups de gueule, malgré la bise qui s'est levée quand la nuit est tombée, malgré le tromboniste, les Cent-Suisses et la vache, je n'ai pas vu le temps passer.
Quelle folie.
Dans mon village, toutes les familles (sauf celles du quartier des villas) se sont engagées pour la Fête, comme figurants, comme bénévoles, comme organisateurs. Maman m'avait fait la surprise : elle m'avait inscrite il y a un an, sans me demander.

— Tu verras, Jeanne, tu le regretterais toute ta vie si tu n'y participais pas.

Ça me coûte de l'avouer, mais pour une fois, maman a eu raison.
Quelle folie.
Le ramdam des percussions sur les cuves, et puis le calme, un chant a capella pour un millier de chanteurs, la petite Julie, le grand-papa, les cartes animées comme dans *Alice au pays des merveilles*, la taille, les effeuilles, la Saint-Martin, le Couronnement, le feu, le gel, la brume, le vent, la neige, la pluie, la lune, les soleils…

— Comment elle va, ta teuf des ivrognes ?

Manquait plus que lui.
L'appartement était serein. Le salon silencieux. Par la porte-fenêtre, je contemplais le lac, ses reflets cuivrés, les montagnes, un peu de rose et de violet sur les crêtes, ce tableau chaque jour différent, chaque heure – je ne m'en lasserai jamais – et puis papa, minuscule, au milieu du tableau, au milieu de ses vignes, des écouteurs dans les oreilles – inutile de lui faire coucou – mais cet abruti de frangin.

— Comment elle va, ta teuf des vignerons ?

Je fais comme si je n'avais rien entendu. Sur la table de la cuisine, maman a laissé un petit mot pour nous : *Coucou ! Clients à 8 h, de retour dès que possible pour filer chez grand-papa, il y a du pain frais, bon app' !*

— Franchement, ça me saoule de devoir y aller ce soir !
— Ne viens pas.
— Pas le choix, tu sais bien, c'était son cadeau de Noël, ça lui faisait tellement plaisir.

Je mâche en silence. Je ne trouve pas les mots pour lui répondre. Je ne veux pas chercher les mots pour lui répondre. Je veux manger ma tartine à la confiture de framboise.

— Un billet pour la Fête, tu imagines ? C'est l'équivalent d'une semaine à Ibiza !
— Les générales sont moitié prix, non ?

— Tu m'étonnes, papa est toujours fauché. C'est pas la Fête des Vignerons ! C'est la Fête des Propriétaires de Vignes, la fête de ceux qui possèdent les terres que les vignerons-tâcherons exploitent, en étant exploités, comme papa !
— Rien compris.
— Et puis ce folklore… tellement vaudois…
— On dit justement que cette année, la Fête n'est pas assez…
— Tous ces millions ! Tous ces chantiers ! Tous ces mois sans parking ! Tous ces petits commerces qui morflent ! Et dans trois semaines ? Plus rien ! À dans vingt ans ! Quel gâchis.

Il a fini son café. Il a fini son discours. Il retourne à ses livres. Il étudie la sociologie à l'université. Il révise ses examens. Et quand il révise ses examens, il peut être assez désagréable.
Moi aussi, je suis nerveuse. Il n'est que huit heures du matin et je sens déjà l'angoisse monter lentement. Ma poche vibre. Je regarde. Tiens, comment a-t-il eu mon numéro ? Tout sourire, je retourne dans ma chambre.
Sur une chaise, mon costume : une petite robe de coton à plis, un tablier transparent, deux ailes, des bretelles élastiques et un serre-tête avec deux antennes. La dèche. Tu imagines ? À onze ans. Bientôt douze ! Me montrer en ville avec un costume de papillon ! Si mes copines me voyaient…
Mes copines ne me verront pas. Aucune ne « fait » la Fête. Toutes sont en vacances, au Sud, au soleil, à la mer, à la plage.

Un questionnaire où il faut cocher, à la rubrique «compétences particulières», les options «chant», «danse» ou «gymnastique».

Une convocation le 27 février 2018 pour un casting à la salle de gym du Collège Jean Kratzer. La boule au ventre dans les vestiaires (et l'odeur des vestiaires de la salle de gym du Collège Jean Kratzer). Le dossard 1232. Sur une ligne, par groupes de six, des hommes et des femmes, des jeunes et des beaucoup moins jeunes, une petite chorégraphie apprise en dix minutes sur une musique qu'une dame qui a vécu les deux précédentes Fêtes me dit être «un immense tube», et que je n'ai jamais entendu de ma vie.

Une séance de mesures au premier étage d'un entrepôt à La Veyre, des croquis de costumes affichés aux murs, des prototypes présentés sur des mannequins et une bénévole qui enregistre mes mesures sur sa tablette électronique : hauteur, poids, tour de tête, de cou, de poitrine, de taille – « ne rentre pas le ventre, s'il te plaît » – longueur des bras, du dos, des jambes, pointure – « je te mets deux tailles de plus, la Fête est dans un an et demi ».

Un courrier postal pour me remercier de figurer parmi les huit cent trente-cinq enfants qui participeront à la Fête, me proposer finalement un rôle de « chanteuse papillon » et me transmettre un numéro de compte pour verser une avance sur le prix du costume (merci maman).

Notre maîtresse consacre une semaine entière à l'histoire de la Fête. Organisée depuis 1797 par la Confrérie des Vignerons, qui est encore bien plus vieille, sûrement née au Moyen-Âge, elle honore le travail des « vignerons-tâcherons », c'est-à-dire de vignerons qui, comme papa, prennent soin de vignes qui ne sont pas les leurs. Le prof de travaux manuels nous aide à construire une réplique en carton de l'arène de 2019. Le dernier jour, on visite le Musée de la Confrérie, on a même le droit de s'asseoir sur les beaux fauteuils de la Salle du Conseil.

À la rentrée des classes, fin août, les répétitions commencent enfin, tous les mardis. On finit les cours à midi, on engloutit un sandwich, on chante de 12h15 à 13h15 et on reprend les cours juste après.
En octobre, les travaux commencent sur la place du Marché.
En novembre, on est un millier de figurants à écouter le directeur artistique nous raconter la trame du spectacle.
En décembre, on connaît déjà trois chansons, mais comme le répète notre directeur : il y a encore du pain sur la planche, mes chouchous !
En janvier, on essaie nos costumes – la Fête prend corps – il faudra faire des retouches.
En février, on chante pour la première fois au milieu d'un millier de choristes !
En mars, on connaît (presque) tous nos chants par cœur.
En avril, on répète dans une immense tente les premiers mouvements de nos chorégraphies.
En mai, on se demande tous si on va y arriver… et à quoi ça va ressembler !

En juin, on répète enfin dans l'arène, et comme par magie, les morceaux du puzzle s'assemblent.

Une fleur a quitté terre :
bête à bon dieu, porte-bonheur !

C'est en juillet que la Fête commence véritablement, avec les costumes. Les hommes nous disent : c'est comme à l'armée ! On se moque d'eux, mais il y a peut-être du vrai : le costume efface les différences d'âge (un ami de papa est devenu mon ami), de profession (un ouvrier trinque avec un notaire) et d'origine (la ville de Vevey compte cent vingt-cinq nationalités différentes). On est devenu « le Peuple de la Fête », comme nous appelle l'Abbé-Président, le grand patron de la Confrérie des Vignerons. Et hier soir, tu sais quoi ? J'ai tutoyé ma prof de gym !

LE PETIT CHEVRIER

— Non, Noé ne vient pas, il révise.

Maman hausse les épaules, je lui colle un bec sur la joue droite et referme la portière, la voiture démarre. Avec elle, c'est cool, je peux m'asseoir sur le siège passager (la « place du mort », comme dit Noé). Avec papa, c'est différent.

Avec papa, on peut rouler un quart d'heure sans se dire un mot, et sans être mal à l'aise. Avec maman…

— Ma chérie, je te raconte pas la matinée, pas une seconde pour moi, le temps de préparer l'ouverture, un car de Suisses alémaniques et un de Japonais arrivaient déjà sur le parking, tu peux pas imaginer, un boucan dans ce Vinorama ! Quand je leur racontais le vignoble et le travail de la vigne, ils me tournaient le dos pour prendre des photos avec leur perche à *selfies* ! Et quand je leur parlais de l'arôme d'un vin, ils m'en demandaient le prix, une catastrophe, je te jure…

— Maman ?
— Oui, ma chérie.
— Pourquoi Noé déteste tant la Fête des Vignerons ?
— Oh, c'est… comment te dire ça… une sorte de tradition chez ceux qui ne la connaissent pas.

On a quitté le vignoble, pris la route de Châtel. À droite et à gauche, comme une haie d'honneur, de belles villas, des chantiers de villas et de belles voitures garées devant des villas.

L'eau est bleue
Et ce n'est pas le ciel qui dira le contraire
N'est-ce pas au lointain que se lève l'avenir ?

La route monte doucement et la vue sur le lac est splendide, alors il y a des cyclistes en tenue de cycliste. Faites gaffe ! Maman ne respecte ni les distances de sécurité, ni les limitations de vitesse.

— La Fête des Vignerons n'était pas encore née qu'il y avait déjà des rabat-joie.
— …
— À l'origine, la Fête n'était pas un spectacle donné sur la place du Marché de Vevey, mais un simple cortège. Une poignée d'hommes se rendaient alors dans les vignes d'un « mauvais » vigneron pour le punir en faisant le travail à sa place.
— C'est une punition, ça ?
— Ensuite, on a préféré défiler dans les rues de la ville pour honorer le meilleur vigneron…
— Honorer plutôt que punir, c'est ce que devrait faire l'école, non ?
— … mais déjà, on se demandait : comment peut-on ainsi juger de la qualité d'un vigneron ? D'autant qu'au départ, ces « experts » n'étaient pas vignerons eux-mêmes !

— Les profs ne sont pas non plus des exemples.

Le pare-brise d'une voiture est un écran de cinéma. Hélas, la musique de ce film vient de l'autoradio de maman. Zazie, encore et toujours Zazie. On voit enfin de l'herbe sans rien de construit dessus, parfois de vieux arbres fruitiers, parfois rien, parfois des fleurs, des insectes, des moutons, des chevaux.

J'en ai des milliers sous mon capot :
des jaunes, des blancs, des noirs, des mauves.

Maman ne prend jamais l'autoroute. Quoi de plus beau que les petites routes ! Sur notre droite, comme un appel du large, les silhouettes du Glacier, des Tours, du Rocher et de la Dent.

— Ces cortèges ont ensuite intégré de petites scénettes de théâtre, on y a convié trois personnages de fiction, trois dieux romains.

— Pourquoi romains ?
— Ce qui vient d'ailleurs paraît toujours plus élégant.
— …
— D'abord Bacchus, le dieu du vin, puis Cérès, la déesse des moissons, enfin Palès, la déesse des bergers. On avait ainsi des dieux pour l'automne, pour l'été et pour le printemps. C'est là que les trouble-fêtes se sont réveillés.
— Parce qu'il manquait Vénus, la déesse de l'Amour !
— Tu es bien ma fille… Ces « faux dieux » étaient une offense au seul Dieu des Chrétiens !
— …
— Et cette année, on râle parce qu'on a bazardé ces « faux dieux ».

Je n'ai pas tout compris. Parfois, ça va trop vite dans la tête de maman. Quand c'est le cas, il vaut mieux laisser sortir, laisser parler, ne pas contredire. Discrètement, je sors de ma poche mon téléphone. Il m'a répondu.

Alors, le paysage s'ouvre. Autour de chez moi, on vit les uns sur les autres. Il n'y a pas d'espace pour la rêverie. Pas un mètre carré qui ne soit exploité. Ici, des fermes isolées prennent leurs aises au milieu d'immenses champs de blé.
Voilà une longue ligne droite de laquelle on aperçoit la flèche de l'église de Châtel-Saint-Denis : cela signifie que l'on entre dans le canton de Fribourg. Un grand panneau brun avec une vache noire et blanche le confirme. On évite le centre-ville, on passe par-dessus l'autoroute et on commence à prendre de la hauteur.

— Critiquer la Fête est une tradition : on la trouve trop folklorique, trop campagnarde, trop régionale…
— C'est ce que dit Noé !
— Mais on râle aussi quand elle devient trop moderne, trop technologique, trop ouverte sur le monde… Lors de la Fête de 1955, on avait fait fort : trois danseurs étoiles de l'Opéra

de Paris, l'Harmonie de la Garde Républicaine de Paris, un directeur artistique, un costumier et un soliste baryton, tous parisiens !

— Ce qui vient d'ailleurs semble toujours plus élégant, c'est ça ?

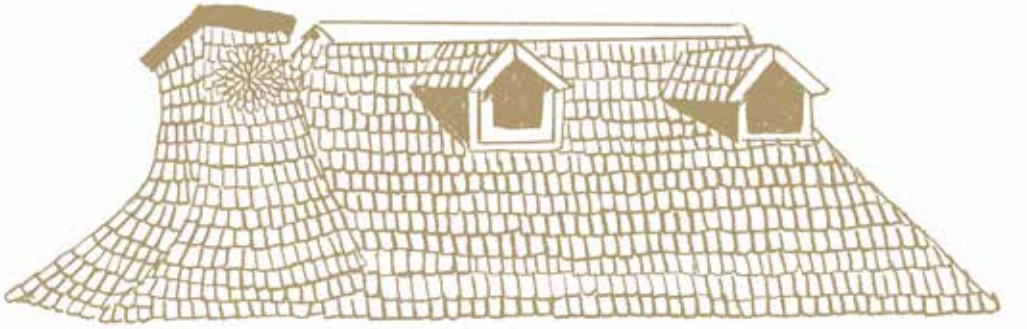
— Cette année, beaucoup de créateurs viennent du Tessin, la costumière d'Italie, le scénographe d'Uruguay, le chorégraphe d'Angleterre…

— Tant mieux, non ?

— Oui ! Et puis il est grand temps de comprendre que notre richesse économique, mais aussi culturelle, vient du brassage, de l'échange. La Suisse est un carrefour de l'Europe, entre l'Ouest et l'Est, entre le Rhin et le Rhône, entre l'Allemagne, l'Italie, la France… La place du Marché de Vevey a longtemps servi de plateforme d'échange entre Fribourg, le Valais, la Haute-Savoie et Genève.

— …

— En 1999…



— Maman, arrête, tu parles comme mon prof d'Histoire !

— C'est pourtant pas compliqué, Jeanne : les Fêtes, c'est « cinq sur cinq », 55, « sept sur sept », 77, et… En 1999 donc, c'était magnifique de voir figurer, parmi les cinq vignerons couronnés, un Lecci et un Franceschini !

Bienvenus aux Paccots ! Les nouveaux « faux vieux » chalets mettent maman en rogne, des clapiers en ciment de six étages avec de longs balcons. Heureusement voilà encore un beau toit en tavillons !

— Et j'allais oublier… Scandaleux de voir des femmes se donner en spectacle, scandaleux d'inviter les épouses des vignerons au banquet, scandaleux d'autoriser les femmes dans la Confrérie…
— Ça a changé, maman.
— La Fête est un miroir de la société. Il y a des changements, mais il y a encore du travail pour toi, ma chérie. Dès que j'ai appris la possibilité d'entrer à la Confrérie des Vignerons, il y a dix ans, je suis devenue Consœur!
— « Consœur », c'est comme ça que m'appelle Noé…
— On dit qu'il y aura peut-être une vigneronne couronnée jeudi matin. Ce serait pas trop tôt! Tu verras, dans cinquante ans, on parlera de la Consœurie des Vigneronnes!
— Dirigée par une Abbesse-Présidente!
— Il y a vingt ans, dans ma formation en viticulture, j'étais la seule fille de ma volée. Aujourd'hui, il y a autant de filles que de garçons! À la Confrérie, il y a maintenant une Secrétaire générale, deux Conseillères, une Experte des vignes. Pour le spectacle, il y a une compositrice, une costumière, une cheffe principale de chœur…
— … et les Cent-Suissesses!
— Tu fais bien de me le rappeler: j'ai rendez-vous à seize heures à Vevey pour faire des retouches à mon costume.

Pas facile de croiser ici. Maman fait marche arrière jusqu'à une zone d'évitement, près du petit pont qui traverse la Veveyse. Ce tout petit ruisseau ira se jeter dans le lac Léman, à quelques mètres de la place du Marché de Vevey.
De moins en moins d'arbres offrent de plus en plus de vue: voilà le Moléson, Teysachaux, la Dent de Lys. Des vaches ruminent à l'ombre d'un mélèze. Ce sont celles de mon oncle. Le voilà justement qui nous fait coucou, assis sur son quad. On n'est plus très loin maintenant.

— Salut, ma petite !

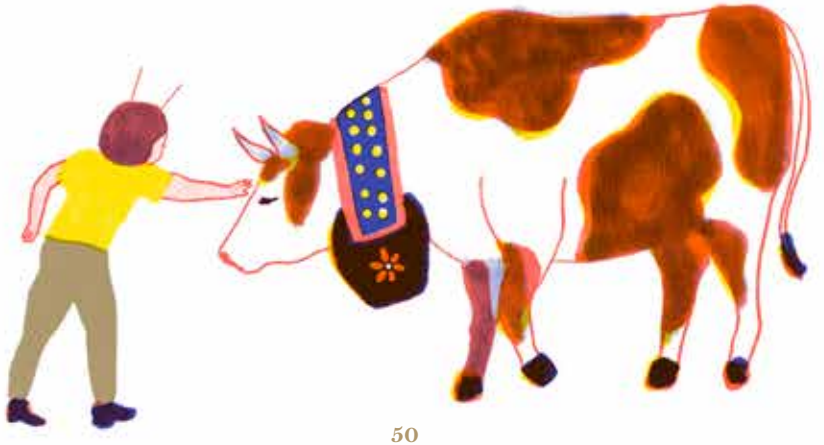
J'aurais vingt ans, que grand-papa m'appellerait toujours « sa petite ». Visiblement, il nous attendait. Il s'est rasé, il sent l'eau de toilette, il a enfilé ses nouveaux souliers de marche et son chapeau « Salon des Goûts et Terroirs ».
Maman ne fait pas long, elle s'excuse, elle ne peut pas rester, elle doit filer, livrer du vin à Bulle et à Fribourg.

— Tu as besoin de quelque chose ?

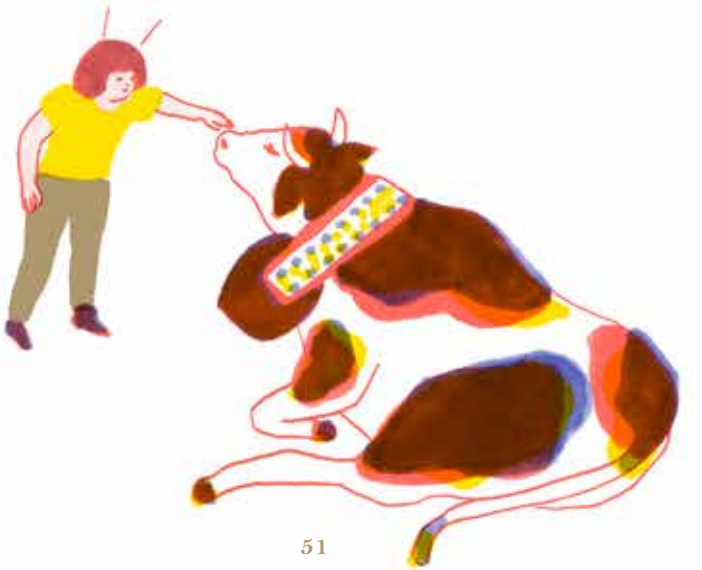
Elle n'écoute même pas la réponse. Elle la connaît. Grand-papa n'a besoin de rien. Il a tout ici. Lorsqu'on n'entend plus le moteur de la voiture de maman, lorsque le silence est revenu, grand-papa dit simplement :

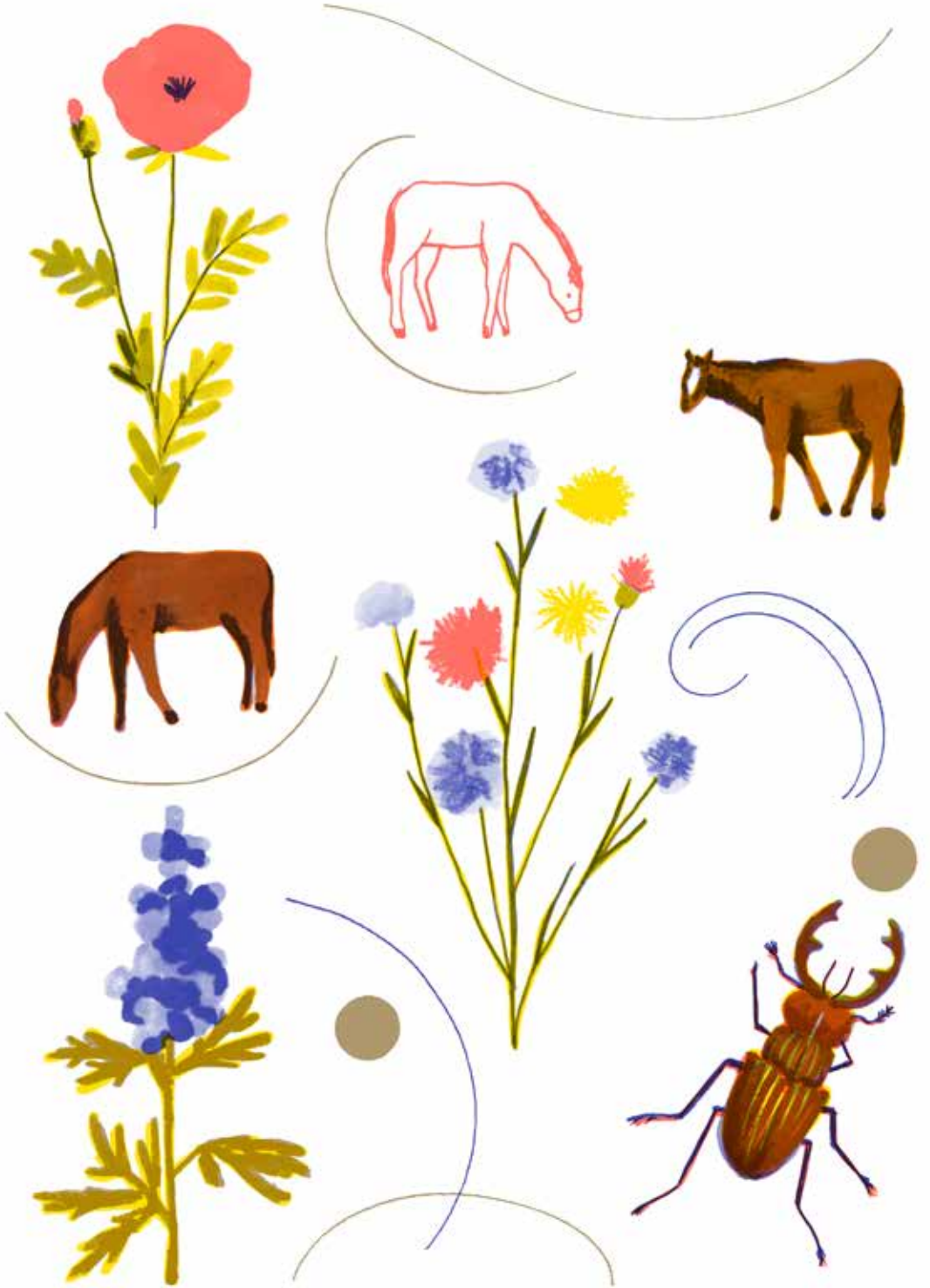
— Si ta maman ne se calme pas, elle ne retrouvera jamais un Jules.

Moi, je ne veux pas qu'elle retrouve quelqu'un.



La suite, je la connais. Comme d'habitude, grand-papa me proposera une promenade, toujours la même, et je dirai oui. Sur le sentier, j'essaierai de caresser les vaches, il contrôlera l'état des clôtures. Comme d'habitude, on marchera en silence. Parfois, je ralentirai un peu la cadence pour le laisser souffler. Il s'en rendra compte mais ne voudra pas le laisser paraître. Alors, il profitera d'une pause pour me dire le nom des fleurs, le nom des montagnes. Au bout d'une demi-heure, en approchant de la crête, le sentier deviendra un peu dangereux, on s'aidera des chaînes fixées dans la roche. Et comme d'habitude, arrivé sous la croix de la Dent de Lys, il s'assoira sur le socle, tournera le dos au lac Léman, m'indiquera du doigt le lac de Gruyère. J'irai chercher le Livre d'Or, et comme d'habitude, il sortira de son sac un stylo, notera la date et me demandera d'écrire quelques mots.





Je suis là-haut.
J'ai le stylo à la main.
Je repense à hier soir, et note quatre lignes qui commencent par une majuscule :

Je chante et souvent mon cœur me fait peine.
J'aurai mes quinze ans l'automne prochaine.
Je chante tout seul dans les éboulis,
Pour rien pour personne, tout l'après-midi.

Je me lève.
Je vérifie qu'il n'y ait personne.
Je prends ma respiration et chante le dernier couplet du *Petit Chevrier*.

Le rhododendron, la belle gentiane,
Quand nous reviendrons ce sera pour Jeanne !
J'y pense à midi, quand tout est tranquille,
J'ai bien du souci, elle est à la ville.

Il regarde par terre.
Il se frotte discrètement les yeux.
Il sort son vieux mouchoir et dit que c'est très beau… que c'est 1927… que c'est Gustave Doret… que c'est son enfance. Il rit un peu trop nerveusement et me regarde. Je lis dans ses yeux quelque chose de pas facile à dire.

— La Fête, c'est une partie de moi.

Il avale sa salive.

— Et je suis heureux que tu en sois.

Celle de 2019 sera sa quatrième. Sa dernière, il dit.
Ce sera aussi le 200e anniversaire de la participation des armaillis.

— J'ai une question bête, grand-papa.
— Il n'y a jamais de questions bêtes, seulement des réponses bêtes.
— Que viennent faire ces armaillis des Alpes dans une célébration de vignerons du lac?

Il grimace en gagnant la verticale (il vient de fêter ses septante-cinq ans) et remet son sac sur les épaules. Il a vu de gros nuages sombres s'avancer vers nous. Mieux vaut ne pas tarder à redescendre.

— Armailli et vigneron sont deux «frères de lait». L'un vit en haut, l'autre en bas, mais tous deux font la même chose de leur vie: ils transforment du végétal en liquide. L'un transforme l'herbe en lait…
— … l'autre, la vigne en vin!
— L'un a une cave à fromage…
— … l'autre, une cave à vin!
— Et quoi de meilleur qu'un verre de chasselas pour accompagner la fondue.

Il me semble que ce n'est pas la bonne explication, que grand-papa veut me faire marcher (c'est le cas de le dire).

— Sais-tu ce qu'est un oiseau?
— Je crois, oui, grand-papa.

— C'est un ustensile en bois que portaient jadis sur les épaules les armaillis pour transporter leurs meules de gruyère. Ils descendaient ainsi leur fromage jusqu'à la place du Marché de Vevey. Là-bas, ils les vendaient à des négociants qui les chargeaient sur des bateaux pour traverser le lac et descendre le Rhône jusqu'à Lyon, Marseille, bien plus loin encore !
— Comme notre Veveyse, qui s'en va vers Vevey, le lac, le Rhône, puis la mer !
— Exactement. Et puis, sache qu'il y a deux siècles, le métier de vigneron n'existait pas.
— Quoi ?
— Tous étaient paysans-vignerons, tous possédaient quelques vaches qu'ils confiaient durant l'été aux armaillis. En échange, après la désalpe, durant les vendanges, les armaillis offraient leurs services comme brantard.
— Brantard ?

— Oui, porteur de brante, une grande hotte en bois qui sert à transporter à dos d'homme le raisin. Ils en profitaient pour vendre leur bois de sapin, idéal pour fabriquer des échalas.
— Et les femmes ?
— Elles descendaient plus tôt dans l'année, pour les effeuilles. Mais aujourd'hui, les échalas sont en fer, les effeuilles se font à la machine, le raisin est héliporté. La seule chose qui ne changera jamais, c'est le mariage réussi de la fondue et du vin blanc !

Une petite pluie commence à tomber. Le moment d'arriver au chalet. D'habitude, grand-papa propose un jeu de société, un jeu de cartes (c'est lui qui m'a appris les règles du jass).

C'est la belle saison des pluies
qui tombent à point nommé pour le jeu !
Oui, je vais me lancer dans la partie,
prenant garde que tous les atouts soient tombés !

Cette fois, il m'emmène dans le couloir du fond, pour me montrer le portrait d'un armailli, sous cadre.

— Une photo de 1927, l'année de ton *Petit Chevrier* !

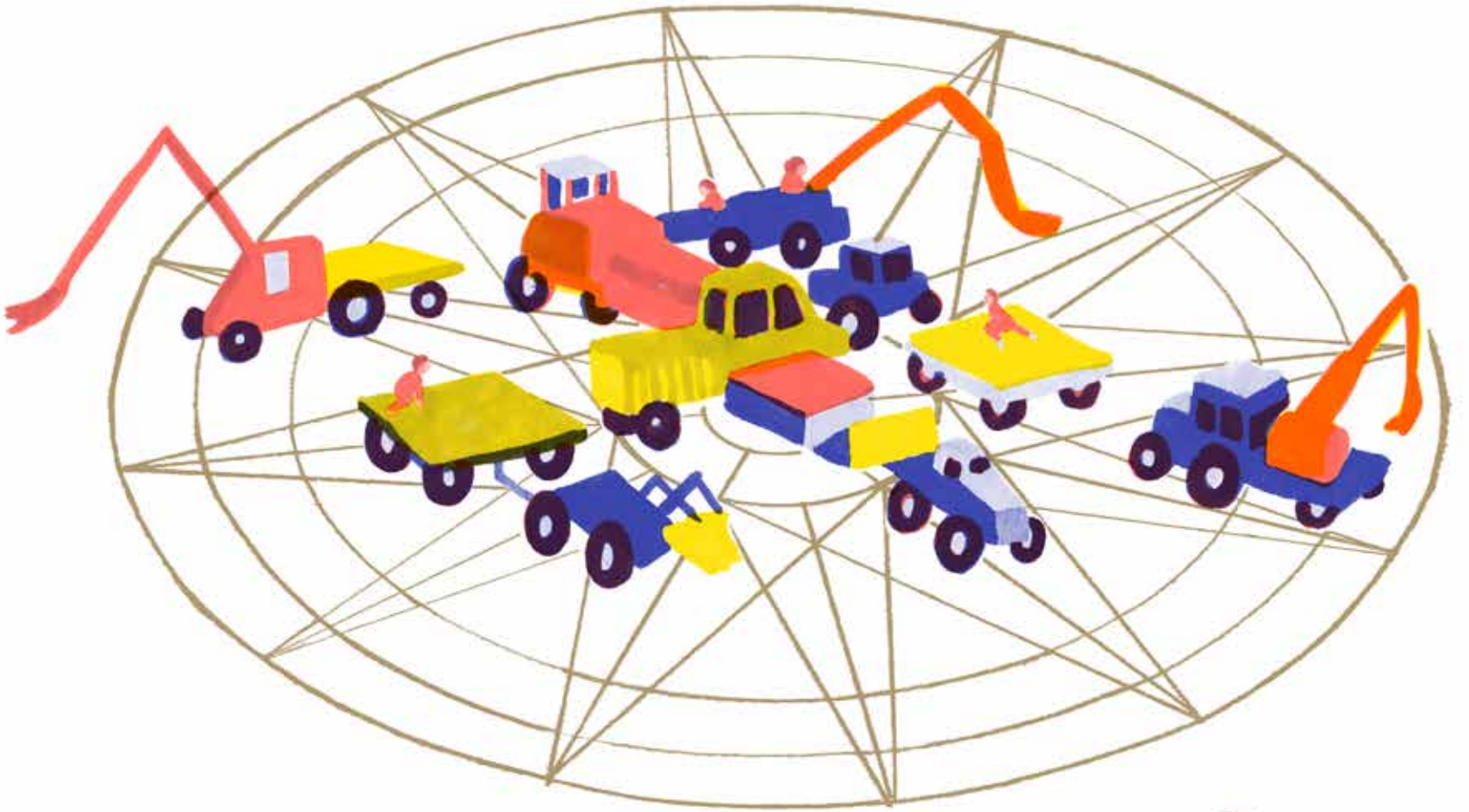
C'est un ami de son propre grand-papa qui avait chanté le *Ranz des vaches* cette année-là. La légende dit que lorsqu'il chantait à Vevey – sans micro évidemment – on l'entendait jusqu'à mon village de Chardonne!

— Il paraît que cette année, les solistes du *Ranz des vaches* sont enseignant, électricien, paysagiste, chimiste, responsable de voirie… c'est n'importe quoi, grand-papa, non?
— Mais non. La Fête doit vivre avec son temps. Pour qu'une tradition survive, il faut qu'elle évolue. Si elle se fige, elle meurt. Tant que ces onze solistes ont de belles voix, simples et naturelles, du charisme, et surtout, tant qu'ils prononcent bien le patois!

Il ouvre la porte d'une armoire de bois que j'ai toujours connue fermée à clef. Il sort un vieux livre, l'album souvenir de la Fête de 1955. Son grand-père était alors conducteur de vaches. Lui était dans les gradins avec sa mère, il avait onze ans.
En tournant les pages, attaquées par l'humidité, il se souvient de ce spectacle comme si c'était hier. L'arène ressemblait un peu à celle de cette année.

— En 55, c'était les débuts de la télévision, et puis les premières représentations de nuit. Tu vois les projecteurs sur les tours carrées, là?
— Il est où ton grand-papa?
— Là! Avec sa vache, ses cheveux blancs et sa moustache noire.
— Tu lui ressembles.

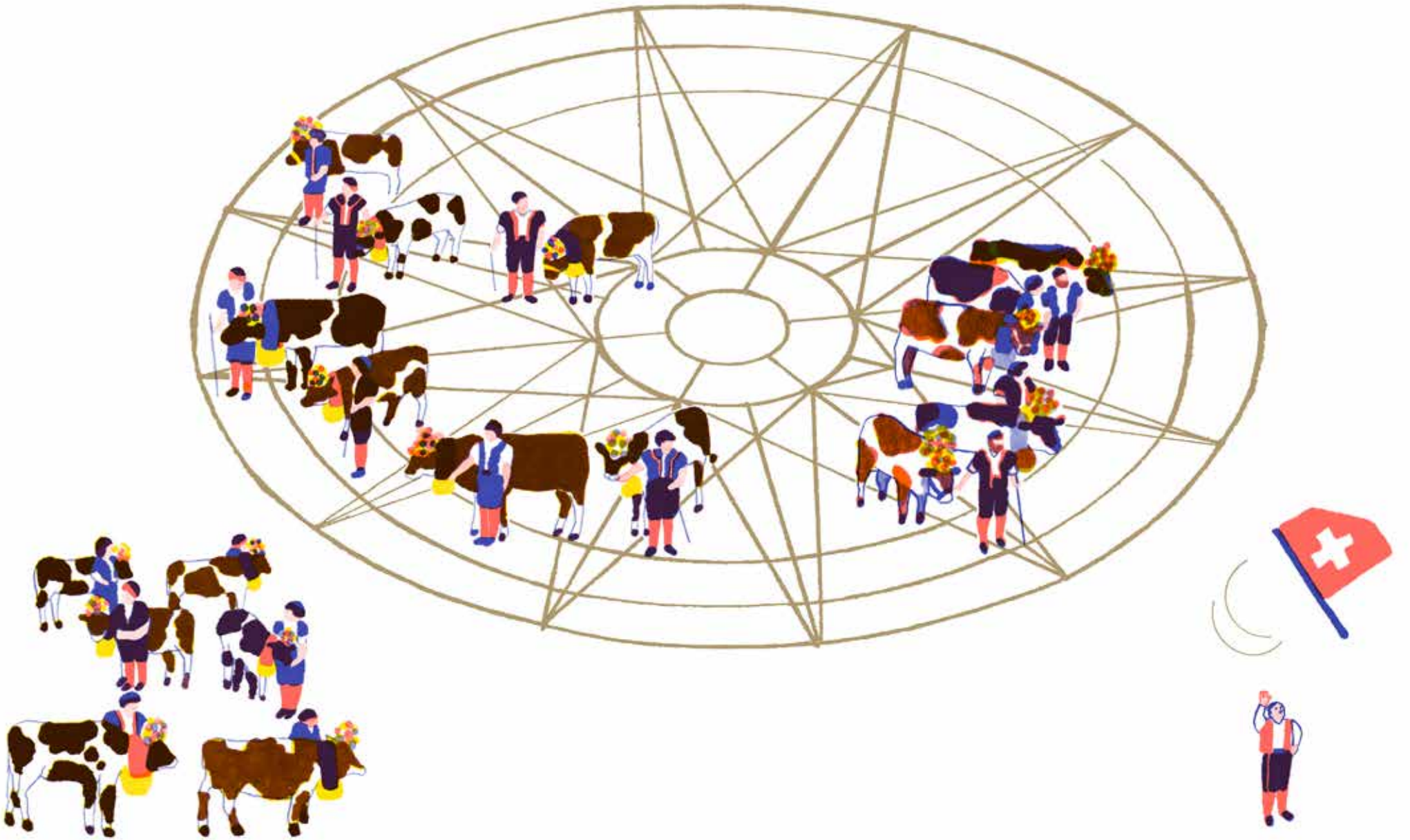
Il prend un second livre. 1977. La partie officielle… Il tourne les pages rapidement… Le printemps… Il saute plusieurs pages… L'été! Il me montre rapidement le ballet des tracteurs et des moissonneuses (il n'a pas trop aimé).



— Tu le connais, celui-ci ?
— C'est toi ?
— Non, c'est Bernard Romanens.
— Encore une fausse barbe d'armailli ?
— Oh non, lui, c'était un vrai. Et le type qui fume la pipe en conduisant sa vache, là ?
— …
— C'est moi.

Il se dirige vers l'armoire et sort exactement le même *loyi* qu'il portait sur la photo, l'année « 1977 » brodée sur le cuir d'un petit sac qui se porte en bandoulière.

— C'est une poche à sel pour les vaches, mais durant la Fête, on y mettait parfois une gourde, souvent des petits verres à blanc !
— Et ces deux housses ?
— Celle-ci, c'est mon costume.
— Et celle-là ?
— …

Grand-papa referme l'armoire et s'en va du côté de la cuisine. Il doit donner un coup de main à sa belle-fille : occupe-toi un moment, je reviens !
Je continue à feuilleter le livre. Je trouve Bacchus si beau que je regrette d'en être privée cette année. Les photos du public prises depuis le sommet de l'arène me font penser à ce soir, et j'ai de nouveau le trac, alors je file dans la cuisine.

— Grand-papa, j'ai encore une question bête.
— …
— Quand tu étais armailli, les vaches, elles étaient à toi ?
— Non, on me les confiait et j'en prenais soin.
— Alors, c'est comme papa et sa vigne. Toi aussi, tu étais un tâcheron !
— Si on veut.
— Et pourquoi, durant la Fête, on ne couronnerait pas aussi le meilleur armailli ?